

Première partie

**Victimes
d'un crime sans victime**

Mon histoire



Chapitre 1

Ceci n'est pas un conte de fées

Retroquevillée dans ma voiture, je regarde les mauvaises herbes qui poussent négligemment dans les fentes de la chaussée, en face de la clinique locale. De l'autre côté de la rue, des morceaux de papier, soulevés par un vent abominable, s'accrochent nerveusement aux chaînons d'une palissade métallique. En bas, dans le caniveau, un rat sort sa tête d'un tas de mégots de cigarettes.

« C'est toi qui as choisi ce quartier », me dis-je à moi-même, en sortant de la voiture et en m'enveloppant dans mon manteau. Anonymat. C'est ce qui compte. Je suis à peu près sûre de ne voir personne que je connais. Plus important encore : Y a-t-il quelqu'un qui pourrait *me* reconnaître ?

À l'intérieur de la clinique, je passe incognito. « Ne donnez pas votre nom », m'avait dit la réceptionniste quand je l'avais appelée pour prendre rendez-vous. « Avancez-vous tout simplement quand l'heure de votre rendez-vous sera annoncée. »

Assise dans un coin obscur, je feuillette les pages écornées d'un *Time Magazine*. Ma lecture est entrecoupée de courts accès de rongements d'ongles. Malgré des tentatives répétées, l'ongle de mon index droit résiste obstinément. Un coup de dents douloureux l'arrache finalement.

« Prise de sang de dix heures et demie », annonce la réceptionniste.

Pauvre inconnue à un moment où j'ai désespérément besoin d'être connue par quelqu'un, je titube jusqu'au guichet.

« Vingt dollars, je vous prie », dit la réceptionniste en gardant les yeux fixés sur le papier devant elle.

Incroyable ! Pour vingt dollars, on va prédire mon avenir. Il m'est arrivé de payer plus cher chez Mac Donald. Je glisse un billet vers elle. Surtout pas de chèque, qui révélerait mon identité. Mon reçu ne comporte que mon numéro personnel d'identification.

Une infirmière me fait signe de la suivre dans la salle d'exams. Des boîtes de préservatifs et de gants en latex sont empilées sur le comptoir. Je m'enfonce dans la chaise qu'elle me présente.

« Vous êtes venue pour passer un test de séropositivité ? », demande-t-elle en me tendant un questionnaire et après avoir vérifié que les numéros en haut de la feuille correspondent bien à mon numéro d'immatriculation écrit sur le reçu.

« Oui.

— Je vous laisse quelques minutes pour remplir ceci », dit-elle en quittant la pièce.

Je regarde le papier avec lassitude. Les questions sont humiliantes : Ai-je eu des rapports avec d'autres femmes ? Ai-je des partenaires sexuels multiples ? Est-ce que je fais usage de drogues à injection intraveineuse ? Ai-je des pratiques sexuelles « inhabituelles » ? Non. Non. Non. Non. Mon stylo devient plus agile au fur et à mesure qu'il descend la page.

J'en arrive à la catégorie « Autres ». Il n'a pas été prévu de rubrique disant : « Risque de contamination par une maladie sexuellement transmissible après que le mari soit passé à l'acte, avec des prostituées, à cause de ce qu'il avait vu dans des magazines pornographiques ». Il n'est probablement jamais apparu à ceux qui ont rédigé ce questionnaire que la pornographie pouvait être autre chose qu'un crime sans victime.

Intérieurement, je me noie, entraînée dans une blessure si grande et si large qu'on ne peut atteindre l'autre rive. *C'est une*

chose de devoir supporter la douleur d'avoir un mari qui fait l'imbécile et gâche votre vie, me dis-je, mais c'en est une autre que de risquer une peine de mort imposée par l'homme qui a promis de m'aimer, de m'honorer et de me chérir et de renoncer à toute autre, en se consacrant à moi jusqu'à ce que la mort nous sépare ? La mort ! Par le SIDA ?

Le questionnaire me colle aux mains. Je le secoue et me précipite vers la porte.

Stop, tout de suite ! me dis-je à moi-même, avec sévérité. *Cet organisme prend soin de toi. Tu dois prendre soin de toi.*

Je retourne me rasseoir en grinçant des dents.

La porte s'ouvre. La gentille infirmière entre à nouveau et me prend mon questionnaire.

« Je vois que vous n'avez pas adopté de comportement à hauts risques », dit-elle en regardant fixement mes réponses. « Qu'est-ce qui vous fait penser que vous avez besoin d'un test de séropositivité ? »

Je meurs d'envie de lui répondre : « Ce ne sont pas vos affaires. » Mais je me conduis comme il faut : je lui réponds.

« Mon mari a une dépendance sur le plan sexuel. Il a été avec d'autres femmes. » Je regarde droit devant moi.

« Oh », dit-elle en me regardant avec pitié.

Je hais cela. Je hais réellement cela.

« Il reçoit de l'aide maintenant », murmurai-je sans conviction.

« C'est bien. »

Comment cela peut-il être « bien » puisque nous ne sommes pas supposés porter des jugements de valeur sur les choix de vie d'autrui ? me demandai-je. La société me dit que cela ne doit pas me bouleverser. On me dit que la pornographie est un crime qui ne fait pas de victimes. Que personne n'est lésé lorsque quelqu'un porte ses regards sur quelqu'un d'autre. J'ai lu quelque part que c'était un droit lié au premier amendement. Les pornographes ont le droit de gagner de l'argent, Jacques a le droit de regarder ce qu'ils produisent, et moi, j'ai le droit d'être assise ici en train de passer un test de dépistage du SIDA.

Je remonte ma manche. *Finissons-en avec ça.*

« Gardez-bien votre reçu », dit-elle en déposant soigneusement l'ampoule contenant le prélèvement dans le plateau du labo. « Téléphonez dans quinze jours et donnez votre numéro d'identification pour qu'ils puissent vérifier si vos résultats sont arrivés. Appelez tout de suite, parce que ça peut prendre jusqu'à cinq jours pour obtenir un rendez-vous.

— Un rendez-vous ? Vous ne pouvez pas me donner les résultats par téléphone ?

— Non, nous voulons que l'assistante sociale soit avec vous quand vous prendrez connaissance du résultat.

— L'assistante sociale ! Pourquoi ?

— Pour que vous ne risquiez pas de faire un geste désespéré, et aussi pour qu'elle puisse vous donner des conseils d'hygiène », dit-elle avec une bonté qui dégouline de condescendance.

Je reviens m'asseoir dans la salle d'attente. C'est comme si nous jouions à un petit jeu, eux et moi. Lorsque j'avais téléphoné pour prendre rendez-vous, ils m'avaient expliqué qu'ils ne pouvaient pas donner de rendez-vous pour le dépistage du SIDA en même temps que pour les autres maladies sexuellement transmissibles. Parce que, pour ces dernières, vous devez donner un nom. Tandis que pour le test du SIDA, vous n'êtes qu'un numéro. « Nous ne voulons pas rompre la confidentialité », me dit la réceptionniste après m'avoir fixé un rendez-vous pour procéder à un dépistage du SIDA, tôt dans la matinée du vingt-huit.

« Et si ça ne me dérange pas que vous connaissiez mon identité ? demandai-je. Je voudrais vraiment éviter de venir deux fois. Nous habitons assez loin.

— Oui, mais c'est la règle. »

Je vois. Ce qui vous intéresse, ce ne sont pas les gens, c'est seulement votre propre organisation, pensai-je.

Je raccrochai et recomposai le numéro.

« Je voudrais prendre rendez-vous pour une série de tests de recherche de maladies sexuellement transmissibles, le vingt-huit, en fin de matinée, » dis-je à la réceptionniste.

« Quel est votre nom ? » demanda-t-elle.

J'eus un instant de panique. J'avais l'intention de lui donner mon vrai nom, mais, lors de mon premier appel, elle avait bien spécifié qu'elle ne voulait pas savoir qui j'étais. Mais, qui suis-je, de toutes façons ?

« Laurie Hall », lançai-je. Laurie Hall était le nom de ma grand-mère. Soudain, je me sentis réconfortée qu'elle fût avec moi. Oui, Gammie aurait été capable de faire ça. Et moi aussi, j'en suis capable.

Me voici donc assise dans la salle d'attente de la clinique, en train d'essayer de faire croire qu'après avoir été PIN 7834-6652-8943, je suis devenue Laurie Hall. Et voilà finalement mon rendez-vous.

En m'appelant à entrer dans la salle d'examens, l'infirmière me regarde avec attention. « Est-ce que je ne vous ai pas déjà vue ici ? », semble-t-elle me dire.

Elle sait. Je sais. Mais nous faisons semblant de ne pas savoir.

Le médecin me demande pourquoi je viens faire cet examen ; je le lui dis.

L'examen terminé, je rassemble ce qui me reste de dignité et sors discrètement de la clinique. Je me retrouve dans la sécurité de ma voiture.

« Ils ne connaissent même pas mon nom », criai-je en pleurant et en tambourinant de mes poings sur le volant.

Pendant les deux semaines suivantes, mes pensées sautent d'un sujet à l'autre sans jamais s'arrêter assez longtemps pour prendre forme. Je pense surtout à mes enfants et mon cœur se serre. J'ai du mal à reprendre mon souffle. Si Jacques m'a passé une maladie sexuellement transmissible, je peux me faire soigner et guérir, mais si c'est le SIDA ? Non, ça ne peut pas arriver à mes enfants, ça ne peut pas.

J'ai tout fait, depuis que j'ai su que j'allais être mère, pour leur donner un bon départ dans la vie : j'ai écrit sur une feuille de papier tout ce que je mangeais quand j'étais enceinte ; je n'ai pris aucun médicament pendant l'accouchement, de peur que ce qui

aurait pu me soulager leur fasse du mal ; je les ai allaités pour développer leur système immunitaire et leur donner un sentiment de sécurité ; je me suis assurée qu'ils dorment bien, qu'ils mangent des fruits et des légumes.

Si j'ai le SIDA, qui prendra soin de mes bébés ? Et s'ils apprennent que je suis morte du SIDA, ils seront remplis de honte. Comment ai-je pu laisser ça leur arriver ? Et si Jacques l'a attrapé et meurt le premier, et que je reste, malade, avec les enfants ? Qui va prendre soin d'eux ? Je sens la panique qui monte en moi. Je la repousse. Je continue à faire ce que j'ai à faire.

De toutes façons, j'assume, me dis-je. Et puis, c'est idiot de s'inquiéter. Peut-être que je n'ai pas le SIDA. Peut-être que je n'ai rien. Jacques n'a peut-être rien attrapé. C'est ridicule, je suis en train de faire une montagne de tout ça.

Mais si ma fille fait tomber une bouteille de limonade, je lui crie après et chaque fois que le téléphone sonne, je sursaute.

Non, je ne peux pas assumer ça. Je ne peux pas porter ça toute seule.

Enfermé dans son monde de culpabilité et de peur, Jacques ne peut partager ma souffrance. Je ne suis pas sûre, d'ailleurs, d'avoir envie qu'il la partage. Qui pourrais-je appeler ? C'est tellement risqué. Il n'y a que quelques personnes à être au courant. Submergée par la peur, je compose le numéro de mon pasteur. Quand tout avait mal tourné, Jacques l'avait appelé pour lui demander s'il connaissait un conseiller.

« J'attends mes résultats de dépistage du SIDA et j'ai peur, dis-je au pasteur, sans reprendre ma respiration. J'ai besoin de quelqu'un avec qui prier ».

Il bredouille des excuses. Il a une urgence ; il me rappellera à quatre heures et demie.

Je comprends. Les urgences, ça me connaît. J'attends.

À cinq heures, le téléphone sonne.

« Pourrions-nous fixer un rendez-vous ? demande-t-il. Ca va être dur de trouver un moment », s'empresse-t-il de rajouter. En ce moment, il y a beaucoup de pression, vraiment beaucoup. »

Mais je ne demande pas de rendez-vous. Je voudrais juste qu'il dise : « Je suis désolé que vous ayez de la peine. » Je voudrais juste qu'il dise : « C'est tellement injuste. » Je voudrais juste qu'il prie pour moi.

Je voudrais seulement qu'il comprenne, mais pour lui, il est préférable de faire comme si ça n'existait pas. Une chose aussi peu respectable, arriver dans une congrégation aussi respectable ! Je le comprends. Vraiment. Le SIDA arrive aux autres : à ceux avec qui on peut garder ses distances, parce qu'ils ont mérité ce qui leur arrive. Ou bien à ceux à qui on peut manifester de la sympathie – à partir du moment où ils ne font pas partie de notre congrégation...

Hors de moi, j'appelle une amie.

« La Bible dit que c'est un péché de s'inquiéter », sermonne-t-elle.

« La Bible dit aussi de pleurer avec ceux qui pleurent », lui rétorquai-je.

« Tu ne t'es pas encore assez abandonnée à Christ. Tu dois croire qu'Il fera sortir du bien de cette situation », dit-elle.

Mon courage s'épuise. Je murmure « au revoir ».

Les jours qui suivent sont pénibles. Puis arrivent les résultats de l'analyse des maladies sexuellement transmissibles. Négatif. Je voudrais partager mon soulagement avec quelqu'un, n'importe qui : « C'est bon, je suis en bonne santé ! » Mais qui pourrait comprendre ? Ils n'ont pas compris ma douleur, comment pourraient-ils comprendre ma joie ? Alors, je me livre à Celui-là seul qui comprend vraiment : « Merci, Seigneur. Je ne sais pas comment tu l'as fait, mais merci. »

Maintenant, je dois trouver un moyen de tuer le temps jusqu'à ce que j'aie les résultats du SIDA. Je vais faire un tour dans mon magasin favori, je vais à l'église, je parle avec des amis... comme si tout était normal. Comme si mon univers n'était pas en train de s'écrouler.

« Bonjour, ça fait plaisir de te voir, comment vas-tu ? » demandent les gens.

« Je crève de peur » ai-je envie de répondre, sur un ton hystérique.

Mais j'ai appris la leçon. Les gens veulent que vous soyez « en super forme ! » ou « normal ». Personne ne veut savoir comment vous allez vraiment ; ça les rendrait trop mal à l'aise. Alors, tais-toi et joue le jeu.

« Très bien, et vous ? » dis-je en souriant.

On arrive au bout des deux semaines. Il faut faire deux coups de téléphone : l'un pour savoir si les résultats sont arrivés, l'autre, à un autre numéro, pour fixer une heure et un lieu de rendez-vous, parce que, disent-ils, ils ne peuvent pas me donner les résultats à la clinique. Ce n'est pas assez privé. Pour tous les autres tests, je pouvais obtenir les résultats à la réception. Pourquoi donc ? Suis-je donc impure ? Ou bien ont-ils peur que je panique et que j'effraie les autres patients ? Je compose le second numéro.

« Il nous faut un endroit neutre, comme un parking de supermarché, un lieu anonyme », me dit l'assistante sociale.

Elle me décrit sa voiture et la façon dont elle sera habillée. Je lui décris aussi ma voiture et mes vêtements. Un véritable film d'espionnage. Comme si j'étais James Bond et elle OSS 117.

Tout cela est tellement absurde ! Je ne suis pas un numéro, je suis une personne. Comment pourrais-je venir sur une place de parking et laisser une assistante sociale anonyme monter dans ma voiture anonyme pour me donner des résultats anonymes, puis rentrer anonymement chez moi ? Seule – toute seule.

Mon courage faiblit. J'annule le rendez-vous. Si j'ai attrapé le SIDA, eh bien, je l'ai attrapé. Et sinon, tant mieux. C'est vrai que je veux savoir, mais je ne peux pas être une « non-personne » pour l'examen le plus important de ma vie. Je ne peux pas !